

« Il nous faut semer des graines d'humanité »

- ▶ Barbara Hendricks, cantatrice internationale, est devenue il y a 32 ans la première ambassadrice de bonne volonté du Haut-Commissariat aux réfugiés de l'ONU.
- ▶ A Bruxelles, elle a voulu en savoir plus sur la Plateforme citoyenne, ces hommes et femmes décidés à ne pas laisser les migrants fuyant la violence dormir dans la rue.

ENTRETIEN

Il y a d'abord son regard, aussi vif qu'attentif aux autres. Puis son sourire qui met du soleil dans votre journée. Barbara Hendricks a chanté sur les scènes les plus prestigieuses du monde : c'est une star qui arrive en manteau brodé, habituée aux autographes et aux photos. Mais c'est surtout un concentré d'humanité, de volonté et d'optimisme.

Comment avez-vous entendu parler de la Plateforme citoyenne ?

C'est via Olivier Vannieu : il dirige le label Off The Records qui publie mes derniers disques. Il a des amis qui hébergent des migrants via la Plateforme et m'a parlé de ce réseau citoyen. J'ai voulu en savoir plus. Je suis très admirative devant la solidarité manifestée par les familles d'hébergeurs : ils ont eu le courage d'inviter chez eux des inconnus. Ils n'ont pas détourné le regard face à ces personnes qui se retrouvaient dans la rue. C'est très touchant. On m'a parlé d'une famille dont le fils, inquiet, n'avait pas trop envie d'avoir des inconnus chez lui. Et puis c'est lui qui s'est mis à préparer les lits pour les hôtes. Cette solidarité, qui devrait être plus naturelle que le rejet, a prospéré : un hébergeur en a parlé à ses amis, racontant la richesse de ces échanges, et ils s'y sont mis aussi. En Suède, d'où est originaire mon mari, j'ai une amie qui loge un jeune Afghan, orphelin, mais je n'avais jamais entendu parler d'un réseau aussi étendu et organisé.

Quand les Etats ne remplissent pas leurs obligations d'accueil et d'asile, c'est aux citoyens d'ouvrir la voie ?

La plupart du temps, le changement vient des citoyens. Ce ne sont pas les Etats qui ont spontanément aboli l'esclavage, donné le droit de vote aux femmes ou les droits civiques aux Noirs américains : ce sont des citoyens qui se sont battus pour obtenir cela. Martin Luther King était critiqué par les bien-pensants qui trouvaient qu'il était trop pressé. Mais si on attend, il ne se passe jamais rien ! Ce pouvoir que peuvent prendre les citoyens, c'est le côté le plus fantastique des démocraties. C'est grâce à eux que cela fonctionne.

Certains politiciens critiquent la Plateforme : selon eux, elle crée un « appel d'air » qui pousse les migrants à venir ici, de plus en plus nombreux...

Ce n'est pas un langage que je parle. Pour moi, ce qui compte, ce sont les êtres humains. Que fait-on face à quelqu'un qui est dans le besoin ? On lui tend la main, et elle ne revient pas vide. Mon vocabulaire à moi, c'est l'amour et l'humanité. Pas la politique.

Mais on voit que la question des migrants divise les opinions publiques, entre repli et ouverture, peur et confiance. Et les populistes progressent grâce à un discours xénophobe.

Que dire à ces personnes qui ont peur de l'étranger ?

Cela veut dire quoi, être un humain ? Cela veut dire prendre soin des per-

sonnes qui sont en face de vous : famille, voisins, migrants. C'est semer des graines de cette humanité. Certains trouvent qu'on en fait trop pour les migrants et pas assez pour les SDF ? On ne peut pas mettre les causes en concurrence. Je leur dis : que faites-vous pour les SDF ? Eux aussi ont besoin d'aide, allez-y !

Parmi ceux qui votent pour des leaders populistes, il y a des personnes qui ont peur de voir l'islam prendre trop de place dans leur pays, que la démographie entraîne un basculement culturel.

Qu'en pensez-vous ?

J'ai fait le choix de ne pas vivre avec la peur. Cela ne veut pas dire que je n'ai jamais peur. Mais je ne pense pas qu'il est utile de s'angoisser pour ce qui va peut-être se passer dans 20 ans, ou pas. Il faut vivre dans le moment présent et agir pour que les choses se passent bien, et non perdre son temps à fantasmer sa peur.

Le féminisme se retrouve particulièrement dans la lumière aujourd'hui.

Comment vous sentez-vous avec cette nouvelle génération ?

J'ai eu 20 ans en 1968, et ma génération a développé un féminisme plutôt cool. Les jeunes femmes d'aujourd'hui

veulent que leur voix soit entendue car elles sont des êtres humains comme les autres. Je voudrais essayer de créer un lien entre les différentes générations de femmes. Pour moi, il est évident que le féminisme commence à la maison : si la fille, la femme, s'y sent l'égale du garçon, de l'homme, alors ce sera plus simple pour elle de tracer son chemin.

Donald Trump mène une politique anti-migrants. Cela vous désespère ?

C'est mal me connaître ! Je suis du genre à voir le verre à moitié plein, et pas à moitié vide ! C'est grâce au comportement outrancier de Trump qu'il y a eu tant de jeunes femmes élues au Congrès américain. J'adore les voir : les « native » américaines, celles qui sont musulmanes ou d'origine latino. Elles ont une totale légitimité, elles représentent tous ceux qui les ont élues. Et quand les vieux schnocks du Congrès tentent de les faire taire, elles dégagent leurs tweets, car elles, elles savent comment cela fonctionne ! Elles sont hypermotivées, et vont se battre aussi pour le climat. Elles sont pour moi une sacrée inspiration, qui me donne l'envie de continuer. ■

**Propos recueillis par
VÉRONIQUE KIESEL**

jeunesse « Avec les droits civiques, j'ai gagné la responsabilité de changer les choses »

Vous avez eu 70 ans. L'occasion de faire un premier bilan de votre vie ?

D'abord, j'ai la chance d'être toujours là, en bonne santé, et d'avoir toujours ma voix. J'essaie d'être toujours une battante. Pour la musique, je ne fais plus que les concerts qui m'amuse. Je n'ai plus besoin de faire carrière, je ne fais que ce que j'aime vraiment. J'ai aussi le bonheur d'être grand-mère de deux et bientôt trois petits-enfants. Si on me propose un concert le jour de l'anniversaire d'un d'entre eux, je crois que je choisirai l'anniversaire si j'y suis invitée (elle rit). J'ai choisi le chemin que je voulais suivre et je suis plus ou moins restée dans cette direction. Je ne vis plus dans l'Arkansas, mais j'ai toujours les

pieds dans la terre, avec de vraies racines rurales. J'ai d'ailleurs enfin le luxe de pouvoir m'occuper de mon potager : il ne faut pas me demander quelque chose pendant la saison des tomates - qui est courte en Suède - s'il n'y a pas quelqu'un à la maison pour arroser mes plans !

Vous avez vécu à l'époque de la ségrégation aux États-Unis. En avez-vous des souvenirs traumatisants ?

Mes parents veillaient sur moi et j'étais une enfant joyeuse et curieuse. Mais nous vivions dans un système d'apartheid. Quand j'avais 8 ans, j'ai vu comment neuf étudiants noirs brillants, qui avaient été sélectionnés pour entrer dans le meilleur lycée

blanc de Little Rock, se sont fait repousser, presque lyncher.

Là j'ai brutalement compris que ma vie n'avait pas de valeur, que je risquais d'être maltraitée. Pas parce que j'avais fait quelque chose de mal, mais à cause de ce que j'étais.

Est-ce pour éviter à d'autres de subir cela que vous vous êtes engagée dans l'humanitaire ?

Quand, en 1964 et 1965, les lois accordant les droits civiques aux Noirs ont été adoptées, je suis enfin devenue une citoyenne à part entière, avec des droits et des devoirs. Avoir ces responsabilités cela m'a donné de la force : j'avais la possibilité de changer les choses et d'éviter que d'autres subissent à leur tour l'injustice. Pour moi

c'était ça la liberté !

Rien ne présageait que vous feriez cette immense carrière dans l'opéra. Quel a été l'élément déclencheur ?

J'ai déjà raconté dans d'autres interviews comment, alors que j'achevais mes études de mathématiques et de chimie, quelqu'un qui m'a entendue chanter a réussi à m'obtenir une bourse d'études. J'ai pu intégrer la Julliard School à New York, et j'ai eu pendant quatre ans une extraordinaire professeure de chant, Jennie Turrel. C'est elle qui m'a expliqué qu'on devait se mettre au service de son art. Faire en toute humilité quelque chose qui est plus grand que soi. Cela m'a parlé car même si j'étais rebelle, j'étais plus

proche que je ne pensais de mon père qui était pasteur. Et je trouvais un peu gênant de chanter car cela me donnait tant de plaisir. J'avais besoin d'une raison pour m'engager dans ce métier, et c'est Jennie qui me l'a donnée. Au fil de ma vie, j'ai eu la chance de faire des rencontres qui m'ont aidée à devenir moi-même. J'ai eu de bons anges ! Le premier, c'était ma mère. Elle me disait que, en tant que fille et que Noire, je devais travailler deux fois plus, avoir deux fois plus de diplômes. Elle m'a aussi appris à gagner mon indépendance, à ne jamais être dépendante d'un homme pour vivre.

Au début de votre carrière, vous avez chanté avec José van Dam,

une des gloires nationales belges.

Quels souvenirs en gardez-vous ?
C'était la première fois que je chantais Suzanne dans Les noces de Figaro de Mozart. Une production prestigieuse à l'Opéra de Berlin. José jouait Figaro. Les autres membres de la distribution, dont Dietrich Fischer-Dieskau et son épouse, n'étaient pas désagréables avec moi, mais quand José a réalisé que c'était la première fois que je jouais ce rôle, il a proposé de m'aider pour les récitatifs, qui sont longs et complexes. J'ai tellement apprécié cette générosité que je me suis dit que si je devenais moi aussi une grande artiste, j'aimerais avoir la même attitude avec les jeunes chanteurs. ■

Propos recueillis par V.K.

« Elle nous a donné à tous un regain d'énergie »

La table a été dressée pour le petit-déjeuner. Il y a autour de la table Mark, qui héberge des migrants depuis un an, sa voisine Françoise, qui elle aussi accueille des hôtes après avoir été longtemps chauffeur bénévole pour la Plateforme citoyenne. Il y a aussi quatre jeunes hommes, venus d'Éthiopie et d'Erythrée, qui vivent depuis quelques mois dans la belle maison ucloise de Mark. Et voilà qu'arrive Barbara Hendricks. Elle suit avec attention les récits des jeunes gens – pourquoi ils sont partis, la

longueur de leur périple, leurs espoirs – traduits de l'amharique par une interprète, bienveillante elle aussi. Elle écoute aussi Mark et Françoise raconter ce que cette aventure humaine a changé dans leurs vies.

« Chacun donne ce qu'il peut, explique Françoise : un trajet en voiture, une nuit d'hébergement ou un séjour de plus longue durée. Comme chauffeur, j'ai conduit des migrants chez de nombreux hébergeurs : certains vivent dans de petites maisons modestes, mais d'autres habitent dans de très grosses villas à Lasne ou Overijse. Il n'y a pas de frontières géographiques ou financières. C'est vrai qu'on est en dehors de notre zone de confort, mais c'est profondé-

ment enrichissant. On donne un peu, et on reçoit beaucoup ! Et pour nos hôtes, c'est souvent la première fois depuis qu'ils ont quitté leur pays qu'ils sont regardés comme des êtres humains. »

Mehdi Kassou, le coordinateur de la Plateforme, est visiblement ému de voir les quatre jeunes hommes sereins, apaisés, dans ce salon confortable, avec vue sur le jardin enneigé : *« Je les vois en général dehors, au parc Maximilien, perdus, emmitouflés. A part ceux que je reçois chez moi, c'est la première fois que je vois des migrants cool comme cela, en famille. »*

Après une visite à la VUB, qui a développé un programme d'accueil universitaire pour vingt-cinq migrants qui ont la possibilité de continuer leur formation dans les meilleures conditions, Barbara Hendricks a découvert la Porte d'Ulysse, ce centre d'hébergement géré par la Plateforme. Puis le Hub humanitaire à côté de la gare du Nord, où les ONG prennent le relais des citoyens pour répondre aux

besoins des migrants.

« C'est une journée assez incroyable, détaille Mehdi Kassou. J'ai été profondément touché par son aura, sa spontanéité, sa bienveillance, mais aussi par le lien qu'elle fait entre notre travail et les droits civiques, Martin Luther King, et ses combats personnels. Au-delà de la vitrine, du fait d'avoir la visite d'une star internationale, elle nous a donné à tous un regain d'énergie. Quand on gère tout cela au quotidien, on a tellement la tête dans le guidon qu'on ne se rend plus compte. Elle a remis ça en perspective... et c'est super chouette. »

Il fait très froid ce jeudi soir, mais Barbara Hendricks est venue finir cette journée par une visite au parc Maximilien. Pour voir comment les bénévoles organisent la prise en charge des migrants. *« C'est hautement symbolique de la voir parmi nous, réagit un hébergeur. Elle n'a pas peur de se mouiller pour les valeurs que nous défendons. Cela nous réchauffe le cœur à tous. »*

V.K.